

Comme d'un grain produire à la lumière,
 Par don d'écrire, une moisson entière :
 Mais, si ce grain venait à me manquer,
 Vous n'auriez rien, beau lecteur, à croquer.

Bien est-il vrai, quand le diable vous tente,
 Qu'à certains coups, quelquefois, on invente ;
 Mais rarement on a d'heureux effets :
 Les contes bons dès longtemps sont tous faits,
 Et les premiers venus à ce royaume
 Dans ces beaux champs n'ont laissé que le chaume.

Cherchons s'il reste encor quelques épis :
 J'en rencontre un, quoique des plus petits,
 Et vais vous faire une histoire effroyable.

Mais signez-vous, car il s'agit du diable :
 Puis ne sachant jusqu'où vont les hasards,
 Fermons la porte, et couchons les moutards.

Vers seize cent, vivait une comtesse
 Auprès d'Anvers, d'Hornoc était son nom ;
 Comme il convient, fière de son blason ;
 Qui n'aurait pas partagé sa faiblesse,
 Quand tant de gens sont épris des appâts,
 En notre temps, de celui qu'ils n'ont pas ?

Il faudrait loin, retournant en arrière,
 Des jours passés remonter la rivière
 Pour rencontrer cette calme fierté,
 Les grands beaux airs, le port, la dignité,
 Les blanches mains, les petits pieds, la grâce,
 Dons naturels de ces dames de race,
 Dont le sang pur n'était pas empâté
 Du sang grossier d'un aïeul à besace,
 Et pouvoir faire un beau portrait *ad hoc*
 De ce qu'était la comtesse d'Hornoc.